

Le risque pris au mot

Jürgen Gedinat

Citer ce document / Cite this document :

Gedinat Jürgen. Le risque pris au mot. In: Agora débats/jeunesses, 27, 2002. Les jeunes et le risque. pp. 98-103;

doi : <https://doi.org/10.3406/agora.2002.2000>

https://www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_2002_num_27_1_2000

Fichier pdf généré le 05/04/2018

Résumé

Approche philosophique sur le sens du mot «risque» : ce phénomène concerne-t-il par principe l'être humain ? On trouve, semble-t-il, un parallèle historique au comportement des jeunes conducteurs de scooters dans une course de chars de l'Illiade d'Homère ; mais là il n'y avait pas de risque en jeu, car dans ce monde grec les dieux étaient présents. À l'époque, le mot «risque» n'existait d'ailleurs pas. Le mot «risque» tire ses origines du langage maritime des Romains et signifie en premier lieu les écueils rocheux à contourner. Descartes, le fondateur du subjectivisme, est le premier à parler de risque au sens de notre problématique : se sentir fort par le risque. Un tel risque est uniquement un phénomène de l'époque moderne.

Resumen

Tomándole la palabra al riesgo

En este artículo el autor se interroga con un enfoque filosófico acerca del significado de la palabra «riesgo». ¿Concierne este fenómeno, por principio, al ser humano ? Se encuentra, según parece, un paralelismo histórico al comportamiento de los jóvenes conductores de vespino en una carrera de carros de la Ilíada de Homero ; pero allí no entraba en juego el riesgo, ya que los dioses estaban presentes en el mundo griego ; De hecho, en la época, no existía la palabra «riesgo». La palabra «riesgo» tiene su origen en el lenguaje marítimo de los Romanos y designa en primera instancia los escollos rocosos a contornear. René Descartes, el fundador del subjetivismo, es el primero en hablar del riesgo en término de nuestra problemática : Sentirse fuerte mediante el riesgo. Tal riesgo sólo es un fenómeno de nuestra época moderna.

Abstract

Risk taken to the word

In this paper, the author questions the meaning of the word «risk» with a philosophical approach. Does this phenomenon concern the human being on principle ? It seems that a historical parallel can be found in the behaviour of young scooter riders and a chariot race in the Illiad by Homer ; but there was no risk at stake because the gods were present in the age of the Greeks. Besides, at that time, the word risk did not exist. The origin of the word «risk» comes from the Roman marine language and means in the first place the reefs to skirt round. R Descartes, the founder of subjectivism, was the first person to mention risk in the sense of our problematic : to feel strong through risk. Such risk is exclusively a phenomenon of modern times.

Zusammenfassung

Das risiko beim wort genommen

Der Artikel fragt in philosophischer Richtung danach, was Risiko eigentlich heißt. Betrifft dieses Phänomen den Menschen grundsätzlich ? Eine historische Parallele zum Verhalten jugendlicher Fahrer von Motorrollern scheint sich jedenfalls in einem Wagenrennen von Homers Ilias zu finden ; doch war dort nicht Risikoim Spiel, da in jener griechischen Welt Götter anwesend waren. Auch gab es dies Wort Risiko damals nicht. Risiko geht zurück auf die römische Seemannssprache und meint zunächst die Felsenklippen, die zu umfahren sind. Erst der Begründer des Subjektivismus, R. Descartes, spricht vom Risiko im Sinne unserer Problematik : sich durch ein Risiko stark fühlen. Solches Risiko ist allein ein Phänomen der Neuzeit.

LE RISQUE PRIS AU MOT

Approche philosophique sur le sens du mot « risque » : ce phénomène concerne-t-il par principe l'être humain ? On trouve, semble-t-il, un parallèle historique au comportement des jeunes conducteurs de scooters dans une course de chars de l'Iliade d'Homère ; mais dans ce monde grec il n'y avait pas de risque en jeu car les dieux étaient présents. À l'époque, le mot « risque » n'existait d'ailleurs pas. Le mot « risque » tire ses origines du langage maritime des Romains et signifie en premier lieu les écueils rocheux à contourner. Descartes, le fondateur du subjectivisme, est le premier à parler de risque au sens de notre problématique : se sentir fort par le risque. Un tel risque est uniquement un phénomène de l'époque moderne.

**Jürgen Gedinat,
philosophe, professeur agrégé au Département de philosophie de l'université de Brest
jurgen.gedinat@univ-brest.fr**

Lorsque des scientifiques se réunissent pour débattre des risques que peuvent bien prendre des jeunes d'aujourd'hui, on peut supposer qu'ils vont alors tâcher de comprendre, ou de mieux comprendre, en quoi résident et de quoi relèvent ces conduites à risque.

DÉBATS

Lorsque des scientifiques de diverses branches se réunissent pour débattre un tel thème, chacun d'eux a son propre point de départ et sa propre méthode pour parvenir à une connaissance du sujet en question. Or, quand parmi ces participants se trouve un philosophe et que celui-ci ne rejette pas tout à fait l'image non-arbitraire que nous a donnée Descartes de la philosophie, à savoir que la philosophie en tant que Métaphysique serait la racine de toute science – la Métaphysique serait donc à l'origine de toutes les branches de la science – ce philosophe, ne devrait-il pas prendre en considération aussi l'enracinement même d'un tel végétal ?

CONDUITES À RISQUES

RISQUES ET EMPLOI

Pour nous mettre en chemin dans cette direction, posons quelques questions et laissons-nous d'abord diriger par le titre de ce présent dossier de la revue. Il nous parle de l'homme, à savoir des gens, c'est-à-dire des jeunes gens ou d'adolescents et, plus spécialement, de leur conduite. Celle-ci n'est pas mentionnée comme un comportement quelconque, mais comme un comportement déterminé par le risque.

DROGUES

Il s'agit donc d'adolescents dont le comportement a quelque chose d'inquiétant. Et c'est cette inquiétude, provoquée auprès de ceux qui sont touchés par ces conduites à risques, qui peut motiver la volonté de comprendre sérieusement de telles conduites. Motivé par cette inquiétude on peut, en un premier pas, être amené à qualifier le comportement en question comme étant risqué. De cette manière nous qualifions et nous jugeons un certain comportement d'adolescents afin de le saisir et de mieux le comprendre. Mais que savons-nous de ce qui doit rendre compréhensible ce comportement inquiétant ? Que savons-nous

LE RISQUE

DANS LE SPORT

du risque ? Ne faudrait-il pas avoir une connaissance sérieuse de façon à être en mesure d'élucider le phénomène à comprendre ? Savons-nous ce qu'est un risque, ou encore ce qu'est le risque ?

LES JEUNES ET

LE CYCLOMOTEUR

Partant du fait que nous posons la question d'une certaine conduite de l'homme nous pouvons dire, eu égard au risque, qu'il n'y a pas de risque sans l'homme, qui le prend, qui le court. Le risque n'est pas sans l'homme. Mais ce rapport, est-il réversible, c'est-à-dire que l'homme ne serait pas sans le risque ? Autrement dit : le risque appartient-il en quelque manière à l'être de l'homme, de sorte que le risque est un des traits indispensables de notre existence ? Si c'était le cas, prendre un risque voudrait dire saisir une de nos possibilités d'être. Quoi qu'il en soit : la possibilité de prendre un risque doit nécessairement relever de l'être de l'homme.

RÉFLEXIONS AUTOUR

DU RISQUE

Mais, cette remarque ne suppose-t-elle pas déjà que la possibilité de prendre un risque appartienne aussi à tout être humain – c'est-à-dire à ceux du présent, ceux du passé et à ceux de l'avenir ? Pouvons-nous donc, afin de mieux comprendre ce qu'est le risque, nous tourner vers l'histoire et y trouver des indices qui nous en instruiraient ? Mais est-ce possible sans une définition préalable du risque, aussi provisoire soit-elle ? Nous allons l'essayer en rappelant le problème central de cette contribution et en le précisant un peu plus.

Les conduites à risques qui, dans ce cadre, vont dominer le questionnement sont celles qui concernent l'utilisation que font les jeunes des soi-disant scooters ou tout simplement des deux-roues. Par ailleurs, cette concentration, voire restriction, est déjà un indice à l'apparente immensité du phénomène du risque.

Ce qui est inquiétant dans leur conduite, c'est qu'ils se proposent des conditions de conduire dans lesquelles ils ignorent les bornes de ce genre d'engins et la limitation de l'utilisation même. Or, la description d'une pareille conduite, se trouve apparemment déjà dans un conte qui nous est parvenu du début de notre histoire, cette histoire qui commence avec celle des Grecs, car l'histoire commence à partir du moment où l'homme commence à établir un rapport historique à son être. Le conte en question fait partie de l'œuvre d'Homère ; il s'agit du 23^e chant de l'Illiade.

Achille, après avoir tué Hector, qui, lui, avait tué Patrocle, un ami proche d'Achille, ordonne d'arranger huit compétitions athlétiques en l'honneur de son ami. Nous retrouvons un pugilat, un combat de lutte, une course, une épreuve armée, un lancer du poids, un tir à l'arc, un lancer du javelot et, pour commencer toute cette série de compétitions, une course de chars, chars à deux roues, tirées par des chevaux, qui, quelque deux mille sept cents ans plus tard, ont dû être par-rains pour dénommer, dans le jargon d'ingénieur, la puissance d'une machine, à savoir les chevaux vapeurs ; ce qui peut être pris comme un de ces indices à l'abîme vertigineux qui bâille dans nos rapports à l'histoire et à la nature.

Achille donc, comme premier préparatif, fait présenter les prix qui attendent les vainqueurs. Un tel prix était nommé *athlón*, mot duquel proviennent nos mots d'athlète et d'athlétisme.

Puis Nestor, le sage, s'adresse à son fils, le plus jeune de cinq combattants et le plus jeune des guerriers de la tribu des Achéens en lui disant que, malgré sa jeunesse, il serait déjà doté de *mêtis*, d'une certaine clairvoyance souveraine et qu'il ne serait pas nécessaire de l'exhorter à être prudent. Cette *mêtis*, à savoir cette astuce souveraine, serait aussi indispensable au marin qui doit savoir conduire son vaisseau rapide sur la mer sombre au gré des vents.

Achille donne le signe du départ et les concurrents, leurs âmes pleines d'ardeur de remporter le prix, se lancent dans la course. Chacun d'eux essaye d'aller le plus vite possible, et ils sont tous ravis du désir de dépasser les autres en vitesse – mais certainement pas de dépasser la vitesse des autres. Alors éclate une sorte de duel entre Eumélos et Diomède qui, lui, s'est tellement approché d'Eumélos que la nuque et les épaules de celui-ci brûlent déjà de l'haleine farouche qu'exhalent les chevaux de son persécuteur.

Or, juste au moment où Diomède se met à doubler Eumélos, il perd, comme par malchance, le fouet de ses mains et ne peut plus stimuler ses chevaux à sa guise. Mais, contre toute attente, il retrouve le fouet perdu presque à l'instant même où, de manière complètement imprévisible, le joug du char d'Eumélos se brise. Celui-ci tombe par terre et se blesse sérieusement aux coudes, à la bouche et au nez, puis saigne gravement des sourcils.

Cet accident confirme-t-il qu'aussi bien Diomède qu'Eumélos sont allés trop loin, qu'ils ont donc dépassé des limites ? Cet accident aurait-il été évité s'ils avaient été plus sensés voire plus sages ?

On ne peut poser de telles questions, car cette histoire est encore incomplète :

tout n'a pas été relaté. En effet , cette histoire serait incomplète si l'on omettait de mentionner l'intervention d'Apollon et d'Athéna. Apollon avait fait perdre le fouet à Diomède et Athéna le lui avait rendu et avait fait casser le joug du char d'Eumélos. Sans la présence des dieux, le monde qui était celui d'Eumélos et de Diomède n'aurait pas été le monde qu'il était. À la condition de nier strictement la diversité des mondes, des différentes époques, on pourrait être tenté de comparer, sur un seul et même niveau, cette audacieuse course de chars à celle des conduites à risques d'aujourd'hui.

Le mot "risque" tel que nous le connaissons et l'employons a sa racine dans la langue d'Homère, à savoir dans la langue grecque. Et ce furent les Romains qui, au cours de l'éclosion du monde latin auraient formé dans le langage populaire un verbe qui aurait été : *risicare*, qui, lui, serait à ramener au substantif grec *rhíza*.

DÉBATS

CONDUITES À RISQUES

RISQUES ET EMPLOI

Plus l'homme devient lui-même son objet et plus il est en chemin de se perdre ainsi dans la relation entre sujet et objet

DROGUES

LE RISQUE

DANS LE SPORT

Rhíza signifie d'abord « racine », « la racine », puis le « pied » d'une montagne et aussi un écueil. En ce sens un écueil serait proche d'une racine rocheuse, c'est-à-dire ce avec quoi la terre s'enracine dans le *póntos*, dans l'océan. Or, un écueil peut être considéré comme une barrière contre laquelle se brisent les vagues et éventuellement aussi des bateaux.

« *Risicare* » veut donc dire ici : prendre une route sur laquelle se trouvent des obstacles qui menacent de briser tout ce qui s'y heurte et qui, eux, sont alors à éviter, si possible.

Mais pourquoi quelqu'un devrait-il prendre une route pareille, dès lors qu'il en a le choix ?

Cette question nous met sur une autre piste qui a été proposée pour expliquer l'origine et le cheminement du mot « risque ». L'espagnol *risco*, nous ramène au latin *resicare* qui veut dire : couper, découper et rendre quelque chose plus court, raccourcir.

Bien que ces deux déclinaisons, acceptions du mot du « risque » soient complètement indépendantes l'une de l'autre, elles peuvent tout de même contribuer à la compréhension du risque. Elles se complètent en ce sens qu'avec le risque il y va d'une route à obstacles menaçants, route qui est en elle-même un raccourci ; une route qui ne révèle ces menaces que par le fait qu'il s'agit d'un raccourci. On peut dire que cette esquisse du risque est inscrite dans la langue elle-même. Tous les chemins ne sont pas des raccourcis et tous les raccourcis ne sont pas des chemins.

Nous prenons des raccourcis afin de gagner du temps que nous pouvons consacrer à d'autres activités. Par rapport aux chemins habituels qui sont déjà tracés dans et par le quotidien, de tels raccourcis sortent littéralement de l'ordinaire. Ils peuvent être extra-ordinaires, é-normes (hors de la norme) et exceptionnels.

LES JEUNES ET

LE CYCLOMOTEUR

RÉFLEXIONS AUTOUR

DU RISQUE

Préférant autre chose que de passer la plupart de sa vie à aller travailler, quel qu'un peut par exemple jouer au Loto ou faire « travailler » de l'argent à la bourse, tout en tenant compte de la possibilité de ne pas gagner ou même de perdre considérablement. Mais, apparemment, il y a des gains que l'on ne peut acquérir qu'en dehors des chemins habituels du quotidien. Du moins Descartes en parle-t-il dans *Les Passions de l'Âme*. L'article 95 nous dit que « ... le plaisir que prennent souvent les jeunes gens à entreprendre des choses difficiles, et à s'exposer à de grands périls, encore mesme qu'ils n'en esperent aucun profit, ny aucune gloire, vient en eux de ce que la pensée qu'ils ont que ce qu'ils entreprennent est difficile, fait une impression dans leur cerveau, qui, estant jointe avec celle qu'ils pourroient former, s'ils pensoient que c'est un bien de se sentir assez courageux, assez heureux, assez adroit, ou assez fort, pour oser se hasarder à tel point, est cause qu'ils y prennent plaisir. » (Vrin, 1999)

Le plaisir dont parle Descartes exige que l'on s'expose à un péril. Dans le quotidien, nous l'évitons. Celui qui s'expose de cette manière doit connaître la difficulté de son entreprise et, à côté de cette connaissance, il lui faut en plus pouvoir considérer comme un bien – mais non pas comme un bien matériel – de se sentir assez courageux par exemple pour oser se hasarder. Il y va en effet du sentiment d'être suffisamment courageux, suffisamment heureux, suffisamment adroit ou suffisamment fort pour oser se hasarder. Ce sentiment ne peut pas seulement faire du bien, mais il est à estimer comme un bien qui ne serait tout de même pas, d'après Descartes, quelque chose de l'ordre du profit.

C'est donc le père de la pensée des Temps Modernes qui évoque un plaisir extra-ordinaire qui n'était pas seulement inconnu à l'époque du commencement de l'histoire européenne, mais qui lui était même impossible. Aussi bien pour les Grecs que pour les hommes du Moyen Âge, un tel plaisir était tout à fait inaccessible, inconcevable et il aurait été absolument étrange.

Il n'est donc pas étonnant que l'on ne commence à en parler qu'à partir de l'avènement de l'homme moderne. De même, ne devrait-il pas être trop surprenant de trouver une sorte de définition du risque seulement près de cent ans après la mise par écrit des *Passions de l'Âme*.

Dans une « remarque lexicologique », publiée aujourd'hui en page 1253 du tome II de l'édition intégrale des œuvres de Jean-Jacques Rousseau dans la Pléiade, celui-ci différencie et distingue le sens des trois mots « danger, risque, péril ». En ce qui concerne le deuxième, nous y lisons : « À l'égard du risque c'est un danger auquel on s'expose volontairement et avec quelque espoir d'en échapper, en vue d'obtenir quelque chose qui nous tente plus que le danger ne nous effraye ». (« Il est dangereux d'aller sur la mer, mais on est en péril durant la tempête. »)

Notons simplement que c'est « en vue d'obtenir quelque chose » qu'« on s'expose volontairement et avec quelque espoir d'en échapper » à un danger qui, par là, est à considérer comme étant un risque.

Si, avec Rousseau, on ne peut véritablement parler d'un risque que quand il s'agit, entre autres, de quelque chose à obtenir ou de quelque chose obtenue à des conditions précises, le sentiment de soi, dont Descartes souligne qu'il serait la cause d'un plaisir extra-ordinaire, n'appartient pas au risque ainsi défini. Pour

qu'il y ait du risque, il faut, selon Rousseau, une conduite qui vise quelque chose comme un objet, et qui ne soit pas réflexive. En ce sens, nous pouvons dire : pas de risque sans objet visé, objet dont on veut profiter.

Distinguons le risque de l'audace de se hasarder. Mais qu'en est-il quand l'homme, lui aussi, devient l'objet d'autres hommes ou encore son propre objet ? Son soi, ne devrait-il pas changer en fonction d'une subjectivité en objection ?

Il ne s'agit certainement pas d'une coïncidence fortuite que le père de la pensée moderne, René Descartes, devait, par son *ego cogito*, assigner à l'homme la subjectivité et, quelques années plus tard, lui découvrir ce sentiment d'un soi suffisant. Plus l'homme devient lui-même son objet et plus il est en chemin de se perdre ainsi dans la relation entre sujet et objet, plus se perdra la possibilité qu'il envisage de son soi.

Si l'être de l'homme en tant qu'un soi, dans les Temps Modernes, et seulement en eux, se fonde dans sa subjectivité, c'est-à-dire qu'il se trouve à la base de tout ce qui peut incontestablement être, voire peut être, cette subjectivité est susceptible de concerner aussi le sujet qu'est l'homme. Ce processus qui n'est guère détectable et qui se voilera davantage nous mène aussi bien au clonage qu'au marché des impressions sensationnelles ; l'appareil actionnant qu'est un scooter n'y faisant pas exception, alors que conduire un scooter c'est aussi – du moins virtuellement – maîtriser une certaine puissance afin de pouvoir se sentir suffisamment maître et, par-là, sujet de ses sensations.

On se fait ses propres sensations, on se sent sublime, grand. Notons, pour terminer, que le mot scooter vient du verbe « to shoot » qui nous parle d'un raccourcissement de distances dans l'espace et dans le temps, et que le temps, avant de vouloir le passer plus rapidement, a déjà dû avoir été ressenti comme long, trop long.

DÉBATS

CONDUITES À RISQUES

RISQUES ET EMPLOI

DROGUES

LE RISQUE
DANS LE SPORT

LES JEUNES ET
LE CYCLOMOTEUR

RÉFLEXIONS AUTOUR
DU RISQUE